

# Le libertaire

hebdomadaire

*Les anarchistes veulent instaurer un régime social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.*

## ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr.
Six mois . . . . .	3 fr.
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS - 15, Rue d'Orsel, 17 - PARIS

Adresser tout ce qui concerne

La Rédaction : à Emile AUBIN

l'Administration : à Pierre MARTIN

## ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## Liberté pour les mutins

Depuis de longs mois, huit jeunes gens sont enfermés dans les prisons et les pénitenciers militaires de la Troisième République.

Leur crime ?

Tout le monde s'en souvient. La Chambre discutait la loi de trois ans, proposée par le trio Poincaré-Barthou-Etienne et, bien qu'un grand nombre de députés eussent été « convaincus » par les gouvernements, il y avait du tirage.

Dans le pays, un grand mouvement de protestation se dessinait ; de toutes parts, dans des meetings, dans des manifestations, la classe ouvrière manifestait sa volonté d'empêcher le vote de l'abominable loi et, dans les casernes, ces bruits trouvaient un écho.

La rage au cœur, les soldats étaient avidement les journaux, écoutaient les bruits du dehors, cherchant à savoir si oui ou non, ils devraient « s'appuyer » une année supplémentaire d'encasernement.

C'est dans ces conditions que Barthou affirma — dans un banquet tenu à Caen — sa volonté de maintenir la classe sous les drapéaux.

Du coup, plus de doute. Passant autre à la volonté du pays, le Ministère allait décreté, de lui-même, l'année de rabiot pour les soldats libérables en septembre.

Cette nouvelle tomba comme un coup de foudre dans les casernes, jetant l'indignation parmi les soldats.

Comment, on les avait arrachés pour deux ans à la glèbe ou à l'usine ; on leur avait demandé de se sacrifier pendant ce laps de temps et, malgré leur terreur instinctive de la vie militaire, malgré — pour quelques-uns — leurs convictions, ils avaient répondu à l'appel.

Deux ans, c'est long ! Mais enfin, à force de patience, ils en voyaient le bout.

Et voilà que brusquement, au moment où le calendrier de la classe allait arriver à sa fin, au moment où le nombre de jours à biffer diminuait de plus en plus, on venait briser leurs rêves de travail et de liberté, on les replongeait pour une longue année dans la servitude militaire.

La révolte gronda et, spontanément — hélas, il n'y eut pas de complot — des protestations se firent entendre. Dans les cours des quartiers, dans les chambres, dans la rue même, des rassemblements se formèrent et le même cri sortit de toutes les bouches : « Vive la classe ! A bas les trois ans ! ».

L'Internationale gronda et l'on entendit même clamer le fameux couplet des généraux :

S'ils s'obstinent, ces cannibales...

Hélas ! ce ne fut qu'un feu de paille. Non préparée, la révolte échoua lamentablement, et les pauvres troupes qui étaient le plus signalés... ou ceux qui avaient été désignés par la haine et la rancune des chefs furent traînés devant les Conseils de guerre.

Les sentences furent impitoyables, et les malheureux prirent la route des bagnes et des pénitenciers militaires.

Un aïbientôt de cela, et huit petits soldats — on a gracié les autres — expient la provocation criminelle lancée par Barthou.

C'est cela qu'il fallait dire de-

-mail rendit compte gravement de la visite de H. E. M. Albert Sarraut, The French Admiral (Son Excellence, M. Albert Sarraut, amiral français).

Pourvu, bon dieu, que ledit Sarraut n'exige pas, en plus de son traitement royal de gouverneur, celui d'amiral !

### LOISIRS PARLEMENTAIRES

On a parlé d'un député qui, pour occuper ses soirées, va les passer dans la loge de son concierge où il joue à la manille et où parfois, si son hôte s'absente un instant, il ne dédaigne pas de tirer lui-même le cordon.

Un autre honorable, bienveillant et familier, lorsqu'il est sur la plateforme de l'autobus, dit au receveur :

— Faites tranquillement votre service ; je sonnerai pour la remise en marche. Et il tire la chaîne avec ponctualité.

Un troisième qui tenait un café restaurant dans sa ville natale et que son élection a obligé à passer la main, vit à Paris dans la nostalgie de son ancienne profession.

La buvette du Palais-Bourbon ne lui suffisant pas, il va passer de longues après-midi chez un mastroquet qui est à la fois son compatriote et son ami.

On aille de bonnes bavettes et je vous assure que c'est plus amusant qu'à la Chambre.

Et l'honorable, tout en bavardant, met lui-même la main à la pâte. Lorsqu'un client réclame un vermouth curaçao, il saisit prestement les flacons nécessaires et il opère le mélange en véritable professionnel qu'il est.

### ELOQUENCE JUDICIAIRE

Des Echos Parisiens :

« A la 9<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, présidée par M. Pion, où comparait en ce moment le docteur Macaura, M. X... reproche au Parquet d'avoir poursuivi sur l'indication de quelques médecins et de quelques pharmaciens, et s'adressant à M. le Substitut Roux il s'explique :

— « Vous avez été, dans la circonstance, Monsieur le Substitut, tellement muet, que vous en êtes demeuré aveugle. »

D'un avocat :

— « Mon client est le plus honnête homme du monde. Il n'a jamais eu à faire en justice, même à titre de témoin. »

D'un magistrat :

— « Le champignon est essentiellement sédentaire. »

### UN NOUVEAU WILM ?

M. Aimond qui, paraît-il, s'était mis d'accord avec M. Caillaux sur une formule de réalisation de la réforme (?) fiscale, vit cette entente disparaître par

suite des efforts de MM. Augagneur et Albert Thomas.

Rencontrant ce dernier dans les couloirs de la Chambre, il lui tient des propos plutôt désobligeants et que nous rapportons pour édifier ceux qui croient encore à la loyauté des élus socialistes :

— Vous jouez un double jeu, dit le sénateur de Seine-et-Oise, et c'est indigne de vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis que cette politique à double face ne peut durer...

— Mais, encore une fois, expliquez cette insinuation...

— Je n'insinue pas. Vous déjeunez tous à l'heure chez Larue avec M. Briand, dans un salon particulier. Est-ce clair ?

M. A. Thomas n'a pas répondu et a tourné les talons.

Est-ce une nouvelle affaire Willm ?

Tel est l'appel que lance, dans le Journal, le quelquefois spirituel Téry. On ne saurait trop encourager une semblable expérience — car ce n'est qu'une expérience ; nous admettons, en effet, le droit à la bêtise pour la femme aussi bien que pour l'homme, et l'on ne saurait vraisemblablement dénier à celles-ci le droit de se payer la fantaisie de s'offrir le luxe de députés, voire de conseillers, même de le devenir à leur tour.

Il est à peu près certain que les ménages s'abstiendront ; leur travail habuel à la maison ne leur permettra pas de se dérangez pour faire une fructueuse réclamation à Letellier, et à part quelques citoyennes « conscientes et organisées » qui « voteront » pour les témoins des différentes « sociales », la majorité aura à cœur de s'abstenir.

On verra dans les sections de votes toute la clientèle fidèle à Bergson, toutes ces évaporées, ces neurotiques, ces détriquées ; toute cette collection de femmes inoccupées dont l'unique fonction consiste à « vouloir paraître » quelque ou quelque chose et avec elles, toutes celles qui tanguent dans les coins de tous les salons plus ou moins mondiens ou bien encore ces affreux laides dont la présence inflige à l'homme le moins dégoûté la crainte légitime de l'amer.

Avec les meurs électoralas, ce sera drôle au possible, cette participation féminine à l'électorat ou à l'éligibilité. Si beaucoup de ces dames voteront plutôt à cause du physique — (Briand, Chéron et tant d'autres alors seront fous) — ou des qualités spéciales d'un candidat qu'en raison de ses aptitudes de « représentant », pas mal d'hommes en revanche voteront pour la même cause quand il s'agira de candidates, et il ne faudra pas se montrer surpris lorsque, pour la désignation de celles-là, on entendra s'écrier la présidente du comité — j'allais écrire la patronne — : « Mesdames, en place pour le choix ! »

Mais aussi, quel doux émoi dans beaucoup de coeurs féminins lorsqu'il faudra faire triompher quelques-uns de « ces messieurs » !

— Ah ! ma chère ! Pommadin est si gentil !

— Oui, ma belle, mais Gueule-en-Soie habillée si bien !

Pour ma part, je serais heureux au superlatif si un jour il m'était donné de voir siéger les uns à côté (je dis à côté, hein !) des autres, ceux et celles qui, à mon avis, sont les mieux qualifiés pour représenter dignement la nation française. Je vois très bien, par exemple, Védrines (Jules) faisant vis-à-vis à Sarah Bernhardt ; G. Hervé entre Briand et J. Bloch qu'accompagneraient pour la plus grande éducation des masses : Lucie-Delarue-Madrus avec Paul-Hyacinthe Loyson et la citoyenne Cambier, suivie de G. Deslys, avec J. Dhur flanqué du docteur Moyen.

Je vous assure que les séances seraient folichones au Palais-Bourbon ; et qui sait, peut-être que les représentants-patriotes auraient soin des petits soldats en ne les obligeant pas de geler en couchant seuls. Quel succès pour la repopulation !

Paul PROLO.

## VERS LA GUERRE

Les nationalistes veulent nous faire croire à un conflit Russo-Allemand. Mais ce qui est certain, c'est que, des deux côtés de la Vistule, les armements prennent une singulière extension. La Russie aurait le plus grand intérêt commercial à l'abaissement de l'Allemagne et l'Allemagne, d'autre part, compte sur une guerre victorieuse pour raffermir l'absolutisme impérial.

Si l'éventualité d'une guerre entre l'Allemagne et la Russie surgissait, la France prendrait parti, cela est évident. Alors ? ?

Depuis quelques années, tout se passe comme si un pouvoir occulte avait pris à tâche à la reviviscence des sentiments belliqueux.

Le café-concert se fait propagandiste de la repopulation ; en des couples d'une obscénité à peine voilée, on invite les couples à avoir des rapports sexuels fréquents.

Mais, diront les lecteurs du Libertaire, le théâtre, le cinéma, le café-concert, tout cela n'a pas d'importance, ses abrutis les fréquentent.

Possible ! Mais ces abrutis, c'est le peuple tout entier, les gens de la rue, la masse amorphes qui n'a jamais été anarchiste, pas même socialiste, mais qui cependant était sympathique au progrès social et était surtout fondamentalement pacifique et qui, maintenant, deviennent revanchards.

Dans les réunions féministes, je ne manquais jamais, comme je le fais toujours, de dire le rôle pacificateur qu'assumerait les femmes si on les admettaient à la vie civique. Les adversaires du féminisme n'étaient pas impressionnés.

— Ah bah ! la guerre, c'est un anachronisme, disaient-ils, point n'est besoin de l'empêcher, il n'y en aura plus en Europe.

Un jour que je revenais de conférence en province, le citoyen Dejeante, qui regagnait Paris avec moi, m'annonça pour dans quelques années la guerre et l'Empire. Je crus qu'il devenait fou.

— La guerre ! l'Empire, répondit-il, je crains que ce ne soit pas vrai.

— La guerre ! l'Empire, répondit-il, mais l'esprit populaire n'y est pas, pas du tout !

— Oh ! cela n'a aucune importance, fit-il, s'il n'y est pas, on l'y mettra.

On l'y a mis et il y vient. Dans les théâtres et les boulevards des quartiers populaires, au lieu de « Poilu chez les cocottes » ou quelque autre idiotie de même farine, on joue : Coeur de Française », « Les trois Légionnaires », Fritz le Uhlan », etc., etc. Dans les cinémas, même évolution : entre un feuilleton policier et les amours d'une petite dactylographie, on donne un film patriotique. Et le public applaudit, il applaudit de plus en plus ; ce n'est pas une constatation agréable à faire, mais il faut être capable de voir les choses telles qu'elles sont.

Le café-concert se fait propagandiste de la repopulation ; en des couples d'une obscénité à peine voilée, on invite les couples à avoir des rapports sexuels fréquents.

Mais, diront les lecteurs du Libertaire, le théâtre, le cinéma, le café-concert, tout cela n'a pas d'importance, ses abrutis les fréquentent.

Possible ! Mais ces abrutis, c'est le peuple tout entier, les gens de la rue, la masse amorphes qui n'a jamais été anarchiste, pas même socialiste, mais qui cependant était sympathique au progrès social et était surtout fondamentalement pacifique et qui, maintenant, deviennent revanchards.

Les réunions féministes, je ne manquais jamais, comme je le fais toujours, de dire le rôle pacificateur qu'assumerait les femmes si on les admettaient à la vie civique. Les adversaires du féminisme n'étaient pas impressionnés.

— Ah bah ! la guerre, c'est un anachronisme, disaient-ils, point n'est besoin de l'empêcher, il n'y en aura plus en Europe.

Un jour que je revenais de conférence en province, le citoyen Dejeante, qui regagnait Paris avec moi, m'annonça pour dans quelques années la guerre et l'Empire. Je crus qu'il devenait fou.

— La guerre ! l'Empire, répondit-il, mais l'esprit populaire n'y est pas, pas du tout !

Sentinelle, ne tirez pas.

C'est un oiseau qui vient de France.

Mais ce temps était oublié et il semblait, il me semblait à moi-même, à

Fédération Communiste Anarchiste Révolutionnaire de Langue française  
GROUPE DES AMIS DU « LIBERTAIRE »  
DIMANCHE 15 MARS, A 2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI  
SALE DES FÊTES DE LA MAIRIE DU PRÉ-SAINTE-CERVAIS

**MATINÉE ARTISTIQUE**  
au bénéfice du « LIBERTAIRE »

Le Chemineau  
Drame en 5 actes en vers de Jean Richépin  
interprété par le Groupe Théâtral du XX<sup>e</sup>

1<sup>er</sup> Acte. — La Moisson  
2<sup>me</sup> Acte. 20 ans après chez maître François  
3<sup>me</sup> Acte. — L'Auberge du Cheval Blanc  
4<sup>me</sup> Acte. — Chez Maître Pierre  
5<sup>me</sup> Acte. — La Noël

Personnages :

Le chemineau ...	MM. Cyvret,	Martin .....	Bicot.
François ...	Louisot,	Toinette .....	Estherinette.
Maître Pierre ...	Mapipe,	Catherine .....	Mary-Hyett.
Toinet ...	Max,	Aline .....	Paulette

jamais disparu. La plupart des gens, aujourd'hui, ne connaissent la guerre de 1870 que par les livres et les récits des vieux. Il faut avoir au moins 55 ans pour se souvenir de la guerre et encore que les gens de cet âge n'en peuvent avoir que des réminiscences très vagues. Il n'y a donc que les vieillards, à notre époque, à qui la question de l'Alsace-Lorraine puisse vraiment tenir à cœur ; et pour la presque totalité des Français, la dernière guerre franco-allemande ne représente pas quelque chose de plus vivant que les guerres napoléoniennes ou la conquête de l'Algérie.

Aussi, lorsque j'ai vu survenir les affaires de Saverne, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il doit y avoir en Europe une sorte de pouvoir occidental qui veut la guerre et qui met tout en œuvre pour faire renaitre l'esprit guerrier.

Cette Alsace qui ne devait plus rien, dont il n'était plus question et qui semblait si bien s'être faite à sa situation de province allemande, Pafatras ! la voilà qui n'est plus satisfait. Des soldats allemands insultent les Alsaciens ; il y a des bagarres. Ce n'est pas un soulèvement de la province, ah ! non, on est tenté de dire : pas encore. Mais comme elle arrivait à point cette affaire de Saverne pour hâter le travail de reconstitution de l'esprit belliqueux, on dirait d'un roman feuilleton.

Un pouvoir occulte, lequel ?

Je n'en sais rien évidemment. Mais pour l'impérialisme allemand qui se sent menacé par le radicalisme grandissant, une guerre serait évidemment la meilleure des divertissements. Se lancer dans une guerre, certes, c'est un grand risque ; victorieuse, elle affaiblirait les forces socialistes et donnerait une vie nouvelle à l'impérialisme, mais aussi si c'est la défaite, la révolution est possible et avec elle la chute de l'empire. Un gros sac, évidemment, c'est pourtant l'Allemagne hésite.

La bourgeoisie française a aussi à la guerre le même intérêt que l'absolutisme allemand. La révolution ne menace pas, hélas ! mais sur nos forces, les classes dirigeantes s'illusionnent. Certes, elles font tout ce qu'elles peuvent pour endiguer la marche des idées ; mais mieux que toutes les propagandes, une bonne guerre enrayerait leur marche, et pour longtemps. Le général qui réussirait à vaincre les armées allemandes dans les plaines de Nancy n'aurait qu'à se baisser pour ramasser une couronne impériale.

Mais les socialistes, les révolutionnaires, les anarchistes !

Les socialistes, ils suivent le courant. Dans une réunion, il n'y a pas très longtemps, un député unité déclarait qu'évidemment on était contre la guerre, mais qu'enfin si l'Allemagne nous insultait par trop, il faudrait certainement se résigner à combattre. Et je me suis laissé dire que le commandant Rossel, qui n'a jamais été un révolutionnaire, mais enfin qui est socialiste, c'est-à-dire pacifiste, déteste l'Allemagne de toutes les forces de son âme.

Toute pitié !

Que voulez-vous, me répondit-on, c'est la mode, la vague nationaliste, elle emporte tout, et nous comme les autres.

Et bien non, elle ne m'importe pas : car cette vague nationaliste, elle n'est pas survenue par hasard, rien n'arrive sans cause, et si je me mettais moi aussi à détester l'Allemagne parce qu'elle aurait lancé à la France une nouvelle insulte, je me croirais moi aussi un pantin dont on n'a qu'à tirer les ficelles.

Et tout cela n'arriverait pas si les organisations ouvrières avaient fait leur devoir, si elles n'avaient pas mis leur confiance en un état-major en grande partie composé d'arrivistes qui n'ont songé qu'à bien vivre à leurs dépens. Au lieu du prolétariat décurageur que nous avons, nous aurions trois cent mille militants convaincus, ardents, unis, organisés, sachant qu'ils sont bien déterminés à répondre à la guerre par l'insurrection.

Et alors la guerre pourrait venir, on l'attendrait.

Dr. Madeleine PELLETIER.

## Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen

Judi 12 mars, à 8 heures et demie très précises du soir, grande salle des fêtes de Paris, 199, rue Saint-Martin,

### MEETING

sous la présidence de Ferdinand Buisson, président de la Ligue des Droits de l'Homme.

### FRANCIS DE PRESSENE et la LIGUE DES DROITS DE L'HOMME

Orateurs inscrits :

D. Sicard de Plauzoles, Victor Basch, C. Bouglé, Marcel Sembat, Roubanovitch, Mme Verone, Ferdinand Buisson, Varandian, Prix d'entrée : 0 fr. 25 (places assises). On trouve des cartes à la Ligue des Droits de l'Homme, 1, rue Jacob (6<sup>e</sup> arr.), tous les jours, sauf aujourd'hui et dimanche, de 9 heures à midi et de 2 heures à 7 heures. (On peut retenir des sièges numérotés à 0 fr. 50.)

## La Commune au Cinéma

Quand la foule aujourd'hui muette,  
Comme l'Océan gronde,  
Et qu'à mourir elle sera prête,  
La Commune se levera.  
LOUISE MICHEL

Chaque année, au 18 mars, le prolétariat célèbre par des meetings et des fêtes l'anniversaire de la Commune.

Quarante-trois ans déjà ont passé depuis la révolte du peuple de Paris contre le gouvernement d'alors, et malgré le temps, le souvenir de l'insurrection reste vivace au cœur des révolutionnaires.

Certes, la Commune n'était pas un mouvement anarchiste ; pas socialiste même ; les communards étaient, pour la plupart, des patriotes exaspérés par la capitulation de Paris. Pendant cinq mois, ils avaient monté la garde sur les fortifications, poussant, pleins de conviction "leur cri" : "Sentinelles, prenez garde à vous !" Beaucoup s'étaient battus au Bourget, à Buzenval, dans tous les combats livrés autour de Paris.

Certes, tous étaient patriotes ; et quand, pendant le siège, ils avaient marché sur l'Hôtel de Ville, ce n'était pas pour faire cesser la boucherie mais, au contraire, pour demander la sortie en masse.

Et cinq mois de luttes, de souffrances, de privations aboutissaient à une capitulation ! La rage au cœur, ils s'étaient soumis, mais se promettant de se venger, à la première occasion, de ce qu'ils appelaient la fâcheuse des capitulards.

Malgré cela, les Communards sont des nôtres. C'est qu'en effet, les internationalistes qui siégeaient au Conseil de la Commune, surent donner au mouvement un caractère socialiste qu'on retrouve dans un grand nombre de décisions. Et la foule, patriote pourtant, fêta unanimement le déboulonnement de la colonne Vendôme.

Et puis, la Commune est notre dernière inscription... en attendant la prochaine. On comprendra donc que nous, qui regardons la Révolution violente comme le seul moyen de réaliser la so-

cieté de nos rêves, gardions au cœur le souvenir de ce soulèvement populaire.

\*\*

Cette année, les différents épisodes qui se produisent du 18 au 28 mars vont décliner devant nos yeux. Oui, devant nos yeux, car le Cinéma du Peuple a eu l'excellente idée d'édition un film représentant ces faits, et nous avons la certitude que nos camarades iront nombreux applaudir le geste de révolte des gardes nationaux et des soldats du 88<sup>e</sup> de ligne.

Le premier tableau, Thiers, dans son cabinet de travail, vient de donner l'ordre de s'emparer des canons parqués à Montmartre. Cela ne va pas tout seul, car aux tableaux suivants nous assistons à l'indignation d'abord, à la révolte ensuite des gardes nationaux qui ne veulent pas livrer leurs armes. Le général Clément Thomas, un fusilleur de juin 1848, est reconnaissable par la foule et arrêté.

Mais voici le 88<sup>e</sup> de ligne ; que va-t-il se passer. Moment d'angoisse ! Court d'ailleurs, car les ligueurs se joignent aux insurgés et mettent la croix en l'air.

Le général Lecomte qui veut les lances sur le peuple est arrêté à son tour et emmené rue des Rosiers avec Clément Thomas.

Nous assistons ensuite à l'exécution des généraux et à la proclamation de la Commune, cependant que le petit Thiers s'enfuit à Versailles.

Ces scènes, que nous analysons brièvement ont toutes été reconstituées avec le souci de respecter la vérité historique.

Raison de plus pour ne pas manquer le spectacle. Le 28 mars, au Palais des Fêtes, les travailleurs seront nombreux pour applaudir ce film courageux et pousser le cri qui, il y a quarante-trois ans faisait s'enfuir les "défenseurs de l'Ordre" :

"Vive la Commune!"

### COMITÉ DE DÉFENSE DES ENFANTS

## Un épouvantable crime social

Le verdict de la Cour d'assises de Nantes a été rendu trop tard pour qu'il nous ait été possible d'en dire deux mots dans notre dernier numéro.

Mais, devant la monstruosité du crime, de cet abominable crime, très certainement unique dans les annales judiciaires, nous ne saurons faire ce que tant de fois nous avons dit, répété, rassisé sur tous les tons.

Tout le monde connaît les faits :

Le 4<sup>e</sup> octobre de l'année écoulée était tombé, par une fermeture des environs, sur la porte de sa chaumière, à la première heure, un enfant de quatre ans, en chemise et sanglotant. Inquiète, la fermière entre dans la maison et y trouve : hommes, femmes, vieillards, enfants même, sept cadavres (y compris bien : sept cadavres !) horriblement mutilés, tailladés, dépecés.

C'est affreux !

La fermière s'enfuit, pousse des cris ; le voisinage s'assemble ; les inévitables gendarmes arrivent ; on cherche l'assassin ; on le trouve.

Peut-être penserez-vous que l'on se trouve en face de l'un de ces crimes où les circonstances ont obligé le meurtrier à défendre sa vie, à frapper dur pour se protéger ! Peut-être encore supposez-vous qu'un sadique a donné libre cours à sa passion ! Peut-être concluez-vous : acte de fou ?

Il n'en est rien.

On se trouve en présence d'un "crime d'enfant" !

Comment une plume parvient-elle à associer ces deux mots : *crime* et *enfant* ?

Tous les enfants ne sont-ils et ne demeurent-ils point, si l'on prenait soin d'eux comme il convient, la petite fleur bleue qui, au sein du foyer, tout comme l'amour, purifie, fortifie et console ?

Sur ce jeune enfant, Marcel Redureau, je veux retenir l'impression qu'il produisit dès son entrée en cour d'assises, sur l'envoyer spécial du *Gaulois*, que l'on n'accusera pas, je suppose d'avoir écrit pour nous être agréable.

"Quand il entra, dit le reporter, ce fut, dans la salle, une irrésistible explosion de stupeur. Le « monstre » était à peine un enfant, un tout petit enfant, à la face rose et blanche, au front lisse, à la joue creusée de fossettes rieuses, si pure qu'on l'eût crue humide des bains maternels..."

Croyez-vous qu'un seul instant cet... honnête reporter (?) s'est demandé quel affreux concours de circonstances a pu pousser à une telle violence ce pauvre petit être à « la face si pure qu'on eut crue humide des bains maternels » ?

Vous allez lire ses conclusions.

Ici même, notre ami Lue Lelatin nous a dit ce qu'il fallait penser des tribunaux d'enfants. Tant qu'il y aura oppression à la base, a-t-il dit en substance, la répression ne sera qu'une macabre plaisanterie.

Or, lisez bien les conclusions du barbin du juif clérical Meyer :

Pareil ! Et comme il (Redureau) le serait moins encore (agit et inquiet) si fonctionnait déjà pour lui la loi sur les tribunaux d'enfants, l'inéfable loi grâce à laquelle même les monstres comme lui ne connaîtront plus ni correctionnelle, ni cour d'assises, ni autres peines que l'hospitalité paternelle des bons patrons. »

Ne parlons donc pas de « l'hospitalité paternelle des bons patrons » !

Le 16 mars, à 8 heures 30 du soir, salle de la « Famille Nouvelle », 15, rue de Meaux (Métra Combat) :

Réunion du Comité de l'Entraide.

Les camarades qui s'intéressent à cette œuvre sont cordialement invités.

Ordre du jour. — Vérification des comptes : Résultats du dernier appel ; Lecture de la correspondance ; Propositions diverses.

et autres garçons de louage sont parqués en troupeau dans un coin du foirail où ils attendent l'acheteur qui, rôdant autour de chacun, supplice les résistances au labour.

« Mouysset fit honte aux domestiques d'une résignation qui les abaisse au niveau des bêtes de sommes. Aussitôt il fut arrêté et... condamné à trois mois de prison. »

Ah ! je les connais, et tous ceux qui sont tant soit peu vénus à la campagne les connaissent bien, ces marchés aux

domestiques.

L'enfant est amené là par le père. En plein vingtième siècle, dans une nation dite civilisée, l'enfant est vendu à un étranger, pour deux ans, pour cinq ans, qu'importe !

Qu'importe que le petit ait de la peine ; qu'importe qu'il soit, plus tard, malheureux ! Qu'importe même qu'il en crève ! Bah ! Ça rapporte !... et ça le dresse !...

Et l'on trouve étonnant qu'un jeune enfant, qui sort à peine de l'école, où il s'est montré studieux, où il a obtenu son certificat d'études avec, même, des mentions spéciales, qui est plein d'illusions, auquel on a vanté les biensfaits de la République, à qui on a inculqué qu'il était un homme libre et qu'il avait droit à être respecté... on trouve étonnant qu'un jour, ayant été vendu comme un esclave, se voyant, avec cet air dédaigneux des maîtres de ferme, traité constamment de *valet*, étant obligé d'être, le matin, le premier debout et, le soir, le dernier couché, d'être le souffre-douleur de tous, la bête de somme corvéable à merci ; on trouve étonnant que l'unité des mineurs soit une preuve de plus, à l'appui de ce que nous affirmons... si toutefois nous avions besoin de cette nouvelle preuve.

L'unité des mineurs ! Mais vous la redoutez autant que tous ceux qui vivent de l'exploitation de l'homme par l'homme ! Ce que vous « désirez » oh ! MM. les politiciens, c'est la disparition de la C. G. T. Votre attitude dans cette grève ne laisse pas subsister le moindre doute à cet égard.

Vous avez « manœuvré » pour arriver à ce que votre politique impose la généralisation des mineurs confédérés devant les syndicats rétrogrades du Nord et du Pas-de-Calais, traités à leurs propres intérêts.

Deux fois rétrogrades parce que dominés par un député délégué de votre camarade qui n'a d'autre mission que celle d'y prêcher l'irréconciliation à votre grande satisfaction.

Halte-là, messieurs, ici ce n'est plus comme en politique, les « minorités » conscientes n'abandonnent pas devant les majorités rétrogrades !

Qu'il vous ait plus d'acclamer le Sénat, après avoir dit et redit sur tous les tons qu'il était « une entrave pernicieuse à la marche du progrès social », vous qu'il sachent quels sont les coupables.

Je souhaite que ces lignes leur tombent sous les yeux. Peut-être, alors, penseront-ils, comme nous, qu'autant qu'il y aura des marchés d'esclaves il y aura des gestes de révolte, car la nature, un jour ou l'autre, s'affirme, redevient, reprend ses droits ; et peut-être ainsi, jetteront-ils la pierre aux véritables responsables.

E. C.  
du Comité de Défense des Enfants.

### L'Entraide

Le lundi 16 mars, à 8 heures 30 du soir, salle de la « Famille Nouvelle », 15, rue de Meaux (Métra Combat) :

Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

Le Cinéma du Peuple

### LA COMMUNE

Le *Cinéma du Peuple* vient de terminer l'édition d'un film sur la Commune. Les événements du 18 au 28 mars 1871, date de la proclamation de la "Commune", ont été reconstitués avec un art parfait par des artistes amis. La vérité historique a été respectée. Point n'est besoin de dramatiser quand il s'agit de la "Commune". Les faits sont suffisants. La mort à Montmartre des généraux Clément Thomas et Lecomte, la révolte du 88<sup>e</sup> de ligne, la fuite de Thiers à Versailles le 19 mars, la proclamation de la Commune le 28 mars... etc., sont assez dramatiques, sans rien y ajouter de fictif.

Nous donnerons pour la première fois en France, le film de la "Commune", le samedi 28 mars à 8 h. 30 du soir dans la plus grande salle du Palais des Fêtes (250 places assises), rue St-Martin, 199, Paris, (métro Etienne-Marcel).

En plus de la "Commune", nous donnerons un drame inédit, édité par le *Cinéma du Peuple*, "Le vieux docteur".

Nos excellents camarades du groupe théâtral du 20<sup>e</sup>, joueront la pièce amusante de Courteline, "Le Client sérieux".

Le prolétariat parisien et aussi ceux qui aiment la "Commune", par la belle légion d'idéal qu'elle donne, comprendront l'effort considérable que veut le *Cinéma du Peuple*, et assisteront nombreux à la fête du 28 mars.

Le Conseil d'administration.

N. B. — Pour tous renseignements, s'adresser à Y. Bidamant, 67, rue Pouquer, Paris.

(1) En vente au *Libertaire* : Les lois sociales, 0.25.

## La Dernière Barrière

</div



